

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**« L'ombre chaude » d'une patrie**  
*Le Déroulement* de Wilfrid Lemoine

Gabrielle Poulin

Numéro 5, février 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40393ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, G. (1977). « L'ombre chaude » d'une patrie : *Le Déroulement* de Wilfrid Lemoine. *Lettres québécoises*, (5), 6–8.

# «L'ombre chaude» d'une patrie

*Le Dérroulement*<sup>1</sup> de Wilfrid Lemoine

«Au nom du père, du fiston et de la colombe qui est au ciel.»  
(P. 235.)

Le romancier-héros-narrateur, qui est aussi l'unique personnage du *Dérroulement*, insiste à plusieurs reprises sur la spontanéité de sa démarche d'écriture. Il place bien au-dessus de tout effort d'invention et d'organisation la fidélité attentive à un mouvement intérieur:

*Il faut que cet élan, que ce récit, que ces papiers soient les mouvements de ce qui se cherche en moi depuis longtemps et qui maintenant, aujourd'hui, commence à bouger. Je peux aussi dire que cette recherche, que ce déroulement, c'est également une forme qui ne s'aperçoit pas encore, qui est dans le noir, qui est à la recherche d'elle-même. (10-11.)*

Non content de cette protestation initiale solennelle de pureté, de gratuité et, disons-le, de fidélité au credo des romanciers modernes, il y revient constamment, la reprend dans les mêmes termes du commencement jusqu'à la fin du roman. À tel point qu'elle en devient suspecte, un peu comme l'insistance naïve et maladroite d'un enfant empêtré dans ses mensonges. Le lecteur se sent d'abord agacé par tant de précautions romanesques. De l'irritation, il passe imperceptiblement à l'intérêt, puis à l'admiration. Ce menteur de Sébastien ment d'une façon séduisante, tellement séduisante qu'on a envie de croire, qu'on finit par croire à ses mensonges. D'autant plus aisément que la vérité elle-même prend des airs trompeurs afin de mieux accréditer tout le reste. Finalement, pour exonérer Sébastien, l'on se dit que, après tout, il n'est pas

libre de mentir ou pas: il est lui-même un mensonge, une invention, un prête-nom. C'est contre le romancier qu'il faut se tourner. C'est lui le coupable qui cache son identité derrière ce «je» impudent, qui rit sous cape, qui joue et qui ment. Sébastien n'est qu'une victime, accablé sous le poids des connaissances littéraires, psychanalytiques, sociologiques, touristiques d'un érudit, mis à la question par un habile interviewer bien décidé à tirer parti de sa position privilégiée pour l'amener, lui, le fils de Blanche, à faire des aveux qui sauront sûrement vous intéresser, mesdames, mesdemoiselles, messieurs, vous tous fidèles auditeurs de notre radio d'État.

Sébastien, d'ailleurs, n'est pas un parfait inconnu. Son passé un peu trouble de funambule<sup>2</sup> exigeait qu'un jour ou l'autre toute la lumière soit faite sur lui. L'on ne tire pas comme ça sur une femme comme sur un oiseau. Clo, il est vrai, avait été sauvé, grâce à Johny. Visa le blanc, tua le noir... Johny, le beau créole martiniquais, avait fui avec Clo et le triangle s'était défait rejetant Sébastien à sa solitude initiale, Sébastien debout sur son fil, au bout de son fil, entre ciel et terre. Depuis ce temps, comme une marionnette figée, il attendait dans l'ombre que son montreur, apparemment occupé à autre chose, le reprenne en mains. Enfin avec *le Dérroulement* il peut rentrer en scène, promu lui-même à la fonction d'écrivain. En réalité il joue, dans cette nouvelle oeuvre, tous les rôles, y compris celui de critique. Le lecteur peut donc être rassuré: voilà

une oeuvre totale, un de ces livres qui vous exemptent de recourir à des comptes rendus ou à des études plus ou moins arides, plus ou moins savants. Sébastien y «met tout le paquet»: il invente, rédige, corrige, se répète; il livre ses sources, ses modèles; il dessine, griffonne, calcule; il révèle le nom de ses auteurs favoris; il analyse ses complexes, jette sur eux l'éclairage infaillible de la psychologie. L'on peut se fier à lui tout à fait: il est rusé mais naïf, incrédule mais fervent, égocentrique mais généreux. Il refuse de se raconter des histoires, tout en bâtissant un véritable roman policier. Il prétend ne pas savoir où il va mais se dirige tout droit vers le but. Le dénouement est tracé en filigrane dans la première page et des indices jalonnent le récit d'un bout à l'autre du livre. Le funambule a vraisemblablement appris de nouveaux trucs comme celui de tourner sur lui-même, de faire du sur-place en donnant l'impression de parcourir des milles et des milles. Il fait la roue et, devenu illusionniste, entraîne le lecteur dans la linéarité trompeuse des circonvolutions de sa prose.

Le lecteur n'est pas dupe; il est consentant. On lui fait l'honneur de l'inviter à participer au spectacle; au nom de quelles conventions désuètes refuserait-il sa collaboration? Si «l'imaginaire n'est pas moins réel que le concret», n'est-ce pas un peu à cause de la complicité du lecteur, de sa présence offerte à toutes les pages au spectacle joué par Sébastien? Allez donc ensuite vous ériger en critique. Vous ne pouvez pas. Sébastien vous

souffle autant les faiblesses que les qualités de son récit. Vous êtes lié par une sorte de pacte, par une fraternité dans le métier. Que vous tentiez de faire de la critique impressionniste, structuraliste, psychologique, sociologique, thématique, vous croyez entendre le rire moqueur du romancier qui a prévu tous les coups et vous a habilement devancé. Les méchantes langues diront qu'il vous a mis les paroles en bouche.

Heureusement il y a le jumping-bird! À peine vient-il de commencer ce qu'il appelle son «déroulement» que Sébastien est surpris par le comportement singulier d'un oiseau:

*Un oiseau vient de sauter sur la murette de pierre. Il vient d'y sauter comme je n'avais jamais vu sauter un oiseau, c'est-à-dire à pieds joints, c'est-à-dire tout à fait verticalement. Il avançait ainsi sur la murette par grands bonds successifs, chaque fois il bondissait d'au moins un pied, comme s'il sautait sur le bout des pattes, comme s'il n'avait pas ses ailes. Je n'avais jamais vu ça. (15.)*

Pour le distinguer des autres oiseaux, Sébastien dit de son jumping-bird qu'il est le «vrai-oiseau-que-j'ai-vu-m'émervéiller», celui qui brise la routine, renouvelle le paysage...

Quelle sorte de lien existe-t-il entre le jumping-bird, l'aventure de Sébastien et toutes ces manifestations insolites, ces apparitions et ces disparitions: le chevreuil beau comme un archange, le siffleur effronté et moqueur, et finalement l'ombre devant la porte, incompréhensible «comme le ciel qui me tombe sur la tête»? Sur la ligne continue des confidences du narrateur viennent s'inscrire ces points éblouissants, faits de lumière et d'ombre, qui brisent le fil du récit et forment les jalons mystérieux d'une durée extra-temporelle. Ils correspondent aux espaces laissés entre les mots, entre les lignes. En tâchant de ressaisir le passé, les faits vécus, les mains jonglent avec les idées, les impressions, les images, et les forcent à glisser sagement sur le fil de la ligne, à s'enrouler avec régularité autour du cylindre de la machine à écrire. La page blanche



glisse, tourne, comme le parchemin s'allongeait et s'enroulait, obéissant aux mouvements du copiste et faisant corps avec lui. Ce va-et-vient physique qu'il imprime à sa feuille, le romancier bientôt n'a plus d'efforts conscients à faire pour l'entretenir. Au contraire, il s'établit une sorte de mouvement simultané, réciproque entre son manuscrit et lui. Est-ce roulis, tangage ou bercement, expiration, inspiration? Quand la fusion est parfaite, la conscience s'assoupit, et c'est alors que se produit la merveille, qu'est fécondé l'être nouveau. Il est beau à vous couper le souffle. On est étonné même si on l'attendait. Il vous console de tous vos efforts, de toutes vos peines. Il est fragile et fugace, mais le temps, quand il est là, s'arrête. Est-ce un fils? Ou n'est-ce pas plutôt le géniteur? Et s'il était à la fois père et fils? L'écriture n'aurait servi qu'à lui permettre de se manifester, comme Blanche, la colombe disparue derrière les nuages: «Au nom du père, du fiston et de la colombe qui est au ciel.» (235.)

Sébastien avait toujours nié l'existence de son père. On ne connaît aucun patronyme au fils de Blanche

ni aucune de ces attaches qui pourraient révéler la réalité du père, comme par exemple ce qu'on appelle une patrie. Il possède bien une maison dans les montagnes, quelque part dans les Cantons de l'Est, mais à plusieurs reprises il souligne qu'elle est reconnaissable à son toit bavarois. La mère<sup>3</sup> de Sébastien vit en Europe; elle passe sa vie à flirter littéralement avec le monde gréco-romain dans lequel elle tente de retrouver et de retenir le visage de sa jeunesse et le regard de son propre fils. La langue de Sébastien, il va sans dire, c'est la langue de Blanche, et cette langue maternelle n'a rien à voir avec une quelconque langue nationale. Même les révoltes, les crises, les rejets de Sébastien ne trouvent pour s'exprimer que le vocabulaire rapporté de ses voyages comme une pacotille achetée dans les drugstores de la Rive gauche: con, déconner et tous leurs dérivés, merde, moche, en avoir marre, va te faire voir, bondieu, bouffer, etc. Sébastien, comme beaucoup d'intellectuels connaît le joul, mais il le déteste même s'il peut y recourir à l'occasion pour se faire comprendre. Le jour où il coupe le cordon qui retient le corps de

Blanche à une poutre du toit bavarois de sa maison, le fils-de-Blanche tombe dans le vide; le fil du funambule est rompu. Il ne reste plus qu'un Sébastien illusoire, sans naissance, sans passé et sans avenir, en contemplation devant son nombril<sup>4</sup> comme devant un miroir vide.

Peut-on renaître de ses cendres, seul, sans père et sans mère? Encore un mythe étranger, à la vie dure! Mais il y a le jumping-bird. Au terme de son déroulement qui ressemble à une gestation, Sébastien saura qu'il est possible de s'inventer une nouvelle race en terre d'Amérique et de tirer de soi quelque chose de séduisant, qui s'étende d'abord devant soi comme une ombre chaude, puis s'ensoleille. Une ombre qui bientôt se tienne debout sur le seuil devant la porte ouverte, cette même porte par où est sortie la peur. Bientôt la silhouette se précise. Il est jeune, il sourit, il nous ressemble. «Il ferme la porte sans se retourner.» Est-ce un ami? Est-ce un fils? Est-ce un autre soi-même? Il a quelque chose du che-

vreuil beau comme un archange, du siffleux moqueur, de la sève quand elle monte au printemps, des feuilles craquantes de l'automne, de la neige éblouissante, du firmament familier. Il ressemble au rêve quand il se mêle avec la réalité. Le toit bavarois n'existe plus. L'on est si bien tout-à-coup dans la maison. C'est «comme le ciel qui [nous] tombe sur la tête». C'est lui le vrai-oiseau-que-j'ai-vu-m'émerviller comme un pays qui se met à sauter, un pays en fête qui vous entraîne dans sa danse. Un oiseau qui s'invente une nouvelle race, quelque chose de fou, d'inespéré qui

*subitement agit comme si, s'efforce de, brise la routine [...] il renouvelle le paysage. Il change la face du monde [...] Il recommencera peut-être sa bouffonnerie demain après-midi, après-demain après-midi, il sera peut-être imité par ses fils et les fils de ceux-ci et leurs fils et peut-être qu'au bout de ce moment de folie y aura-t-il quelque chose de différent, un inquiétant bouffon, d'abord mi-marteau-pilon*

*mi-oiseau, puis ensuite quelque chose d'autre [...]*

(16-17.)

Une forêt, une vallée, des montagnes, une maison, un pays tout entier sautant et dansant, comme une patrie qui nous tombe sur la tête.

Gabrielle POULIN

1. Wilfrid Lemoine, *Le Déroulement*. Coll. «Roman québécois», Montréal, Leméac, 1976, 317 pp.
2. Wilfrid Lemoine, *Le Funambule*. Montréal, 1965, 158 pp.
3. Blanche et Johnny: deux races opposées, deux âges, deux civilisations. Cf. ma chronique littéraire dans *Relations*, à paraître en janvier 1977, qui étudie un autre aspect du même roman.
4. «J'ai le choix entre mon nombril à moi, celui qui jadis me reliait à toute la tuyauterie de Blanche, et notre néo-nombril national-québécois qui déjà bée d'admiration dans son trou tout neuf.» (161.)

## Les nouvelles voix romanesques

Naïm Kattan:

# La traversée... de Babylone

Les écrivains juifs occupent dans la littérature une place de choix. Aux États-Unis, par exemple, ils dominent actuellement de façon incontestable. Le prix Nobel attribué en 1976 à Saül Bellow pour l'ensemble de son oeuvre est en quelque sorte la consécration du travail accompli non seulement par cet auteur mais par ce qu'il serait convenu d'appeler l'école juive américaine, celle des Malamud, des Roth, des Salinger, des Gold...

Au Québec, la situation est tout à fait différente. Les Juifs d'expression française, parce qu'ils ont peu nombreux et implantés au Québec depuis peu, n'ont pas encore réussi à faire leur marque. Si les Juifs anglophones du Québec peuvent être fiers de leurs représentants et particulièrement de Richler et de Cohen (et combien honteux de leur congénère, Charles Bronfman, qui s'est permis quelques jours avant les élections de traiter les

Québécois de «bâtards», insulte extrêmement grave que la communauté juive tant francophone qu'anglophone se doit de dénoncer sous peine que nous leur retirerions notre confiance et notre amitié) les Juifs français ont commencé à faire entendre leur voix et peuvent dorénavant se réclamer de Monique Bosco, Naïm Kattan et quelques autres. Ce dernier, depuis plusieurs années, a réussi à se faire avantageusement